

Lè pào su lè clliotsi et le tsapés dâi monnâi

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **29 (1891)**

Heft 34

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-192476>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

derè onna meinta, et àò gros dào tsautin, se vo z'ài fauta d'ào frais po on malàdo, et que vo passéyi àò martsì po ein atsetà, y'a dái fennès que vo sacre-meintèront que lè dzenelhiès lè z'ont fé lo dzo dévant, tandi que sont petétrè dào mài dè Févra. Et lo mondo est pliein dè cliào dzeins que ne sont conteints què quand pàovont eimbégninà et ein-dieusà lè z'auto.

On gaillà que fasài lo liquoriste, mà ion dè cliào que rappondont et que vo font dou sètài dè gotta avoué onna breintà dè cerisè, passàvè on dso tsi Janòt dè la peinta po lài offri à veindrè dè sa ratatouille. Janòt savài bin que po lo prix cé soi-disant quirche n'étài que 'na crouie bourtià; mà sa concheince n'arài pas éta tranquilla se n'avài pas z'u dè la martsandi berboula à veindrè, et fe, ein vouàiteint sa fenna :

— On porrài bin ein preindrè cauquies litres ?

Sa fenna, qu'avài bouna concheince, mà que ne compregnài rein àò commerce, lài repond :

— Mà n'ein ein onco prào; y'a onco cliào duès reinstès dè botolhiès que sont su lo trabià dào fond, dè clia que n'ein zu dè mon frèrè ?

— Oh bin vài, fà Janòt; mà c'est dè la bouna !

Onna race dè tsins.

On pàysan qu'avai einvià dè sè teni on tsin et que savài que y'ein avài à veindrè dein on veladzo vesin, dit à son valet d'ein allà queri ion.

Lo valet, que n'avài pas einveintà la pudra, lài va et revint avoué la bête.

— Mà, lài fà son père, t'avéde d'atsetà on tsin, et l'est 'na tsinna que te no s'amine quie !

— Oh bin, repond lo valet, y'é portant choisi dào mî que y'é pu ; mà parait que l'est 'na race dinsè, kà sa mère étài dza onna tsinna.

Yò est lo pliési.

Dài z'amis, que bévessont quartetta per einsemblio, dévezavont de còsse et de cein et parlàvont dái menadzo que vont bin et iò tsacon fà tot cein que pào.

— Tot parài, fe ion dè cliào compagnons, cliào que font dái z'avanço et qu'amassont oquie, dussont avài on rudo pliési.

— Caise-tè, taborniò, lài repond on vilhio soiffeu, on vive-la-joie, que bévessài on verro dè cràtse à la trabià à coté, n'est pas cliào qu'amassont dào bin qu'ont dào pliési; mà l'est cliào que lo rupont.

Lè pào su lè cliotsi et le tsapés dái monnài.

— Sà-tou, Dàvi, porquie on met adé

dài pào su lè cliotsi dái z'Eglisès, et na pas dái dzenelhiès ?

— Oh na fà na, Abran ; et porquie ?

— Eh bin, c'est que s'on lài mettài dái dzenelhiès et que le vegnassont à fèrè dái z'ào, s'éclaffèriont ein vegnient avau.

— Et tè, Abran, sà-tou porquie lè monnài mettont dái tsapé blian ?

— L'est à causa dè la farna.

— Ouai ! que na !

— Et porquie, don ?

— Po sè couvri la teta.

UNE BELLE VUE

par JACQUES L'ESTOILE.

La mère et la fille minaudent en attendant une entrée en matière quelconque; elles espéraient que sir James, entraîné par son émotion, allait leur adresser du moins quelques paroles banales, et Mme de Sainte-Pervenche n'avait besoin que d'un simple mot, pour se charger du reste; mais ce mot ne vint pas. — Le révérend aurait pu le dire, il ne le dit pas. Sir James ne se départit pas de sa muette contemplation, et les deux dames, de guerre lasse, furent bien forcées de lever le siège.

Aussitôt sir James demanda les cigares et le thé; mais le révérend était déjà près de lui, le perforant de son œil interrogateur.

— « Eh bien ! lui dit-il d'une voix visiblement anxieuse. Eh bien ! mon cher élève, cette fois l'avez-vous ressentie cette bienheureuse émotion ?

— « Oh y es, répondit sir James, en se levant comme un automate, j'é croyé, mais... j'é étais pas sûr ! »

Cette réponse, si peu concluante qu'elle fût, charma le révérend, qui n'en avait pas entendu jusqu'alors d'aussi encourageante, et il s'empessa d'aller prévenir Mme de Sainte-Pervenche que les choses marchaient à souhait... Celle-ci, assez maussade de la froideur du jeune Anglais, ne semblait pas partager sa manière de voir; mais le précepteur lui déclara que tel était le caractère de son élève, et que cette réponse lui paraissait non seulement favorable, mais concluante. — Il fallut se contenter d'une assurance aussi flatteuse.

Cependant la mère et la fille, estimant que le révérend Harris-Steford manquait d'énergie et de résolution, se décidèrent à frapper le soir même un coup décisif. Le dîner se passa comme le précédent, avec cette différence que sir James ne demanda pas son journal et qu'il mangea plus encore qu'à l'ordinaire. Il se disposait sans doute à reprendre son attitude contemplative de la veille; mais à peine le dessert eut-il été servi, que les dames de Sainte-Pervenche se levèrent, passèrent dans un petit salon qui joignait la salle à manger, et tout à coup une ritourelle brillante annonça que quelqu'un s'appêtait à chanter. C'était la belle Palmyre qui, d'une voix vibrante, mais dépourvue de toute espèce de charme, attaquait le grand air de l'Africaine.

L'effet de ce bruyant appel ne se fit pas attendre, sir James se leva gravement, s'approcha du salon en fumant un cigare, se planta entre les deux battants de la porte

et, considérant toujours avec le même calme la chanteuse, qui le voyait parfaitement dans la glace, mais affectait d'ignorer absolument sa présence, tout en prenant les poses les plus dramatiques, resta là tout le temps que dura le morceau, qui, chacun le sait, est fort long.

Dès que la dernière note fut lancée, et pendant que Palmyre et sa mère se disposaient à savourer les applaudissements et les félicitations des auditeurs, sir James, sans se préoccuper de personne, tourna le dos, et s'adressant au révérend Harris-Steford : « O yes, ce soir, lui dit-il, j'é étais bien sûr... J'é éprouvé toujours rien ! »

Le pauvre précepteur, atterré, passa de la rubiconderie qui illuminait toute sa personne à un ahurissement complet. — Ils remontèrent dans leurs chambres, et le lendemain matin les dames de Sainte-Pervenche apprirent que sir James et le révérend avaient quitté l'hôtel de « la Luna » et faisaient route vers Milan.

Les deux Anglais n'étaient pas loin de Venise, lorsque dans le salon du sleping-cars où ils dormaient tous les deux, entrèrent à la station de Carmigano une jeune Française accompagnée d'une dame qui pouvait être sa mère ou sa tante. Les deux voyageuses, aussitôt assises, ouvrirent leur élégant sac de voyage, en sortirent deux livres et se placèrent silencieusement près de la fenêtre. Sir James venait de se réveiller, et en ouvrant les yeux, il aperçut dans la pénombre le profil de la jeune fille. — C'était, il est vrai, le galbe le plus pur, le plus idéal qu'ait jamais rêvé Phidias ou Praxitèle.

Sir James, qui connaissait par cœur tous les musées de la Grèce et de Rome, se sentit, malgré lui, subjugué par cette charmante vision. Il tira de la poche de son pardessus son guide de conversation anglais-français et, ce qui ne lui était jamais arrivé, fit un effort pour trouver une phrase qui lui permit d'entrer en conversation avec ses compagnes de route. — Dans cette louable pensée, qui eût fait épanouir d'espérance le révérend, s'il n'eût pas dormi, sir James s'approcha de la fenêtre, se plaça debout près de la plus âgée des deux dames et attendit... Les deux voyageuses, n'en pas douter, appartenaient au meilleur monde, et celle qu'il approchait ainsi fit un léger mouvement pour reculer sa chaise... Sir James ne s'en formalisa pas, et comme, cette fois, il avait pris une ferme résolution, il se décida à parler. Alors, étendant la main vers la campagne, se redressant de toute sa hauteur et tenant son guide à la main :

« Oune belle iou ! » (1) dit-il d'une voix de stentor.

Les deux femmes levèrent vivement la tête, et la plus jeune, à l'aspect du jeune Anglais guindé et raide comme un if après avoir lancé sa phrase, sentit flotter sur son visage un certain chatouillement que connaissent tous ceux qui ont ressenti les attaques du fou rire. Elle était ravissante. — La plus âgée comprit tout de suite qu'elles avaient affaire à un Anglais et à un Anglais de bonne maison, négligeant sans doute la formalité de la présentation, sous prétexte

(1) Le *v* simple et la consonne *u* sont pour les Anglais deux des grandes difficultés de la prononciation française.